

## **Les Cahiers du CASPER**

(Centre d'anthropologie, sociologie et psychologie - études et recherches)

N° 29, 7 octobre 2016 (Université Saint-Louis - Bruxelles).

### **Compte-rendu**

#### **Présentation de deux recherches en cours**

*par Véronique Degraef*

#### ***Un secteur en évolution : quelles nouvelles initiatives pour les groupes à risque ?***

En réponse à un appel d'offre du fonds ISAJH (fonds social pour la formation continuée des travailleurs des secteurs de l'Aide à la jeunesse, de l'Aide aux personnes handicapées, de l'Accueil des adultes en difficulté et de l'Aide au logement), le CASPER s'est associé au Centre d'études & recherche en ingénierie et action sociales (CERIAS), centre relevant de la Haute Ecole Louvain en Hainaut (HELHa) et de la Haute Ecole Namur-Liège-Luxembourg (HENALLUX) ainsi qu'au Centre de Ressources pour le Social (CERSO) de la HELHa, pour réaliser une recherche sur l'impact des évolutions et mutations du travail social dans les services et institutions concernés. Au départ de la définition stipulée dans l'AR 2013 et dans la convention collective de travail sectorielle du 19/12/13, il s'agit de détecter les « groupes à risques » parmi les différentes catégories de travailleurs, d'analyser les réalités qu'ils recouvrent, et d'identifier les facteurs de risques ainsi que les initiatives qui sont prises (en termes de conditions d'emploi et d'organisation du travail) pour prévenir et/ou réduire ces risques.

Pour le CASPER, le promoteur de la recherche est J.-P. DELCHAMBRE et la chercheuse est Véronique DEGRAEF. Les directeurs de recherche des HE partenaires sont Jean-François GASPARD et David LALOY, les chercheurs étant Harmony GLINNE et Naoual BOUMEDIAN.

Combinant méthodes qualitative et quantitative, la recherche, d'une durée de deux ans (de mars 2016 à février 2018), est scindée en trois phases : une phase exploratoire (mars-octobre 2016), une phase de recherche (novembre 2016-novembre 2017) et une phase de rédaction et de mise en perspective (décembre 2018-février 2018). Au cours de la phase exploratoire (en cours), une trentaine d'entretiens approfondis sont menés auprès de personnes ressources sur les mutations des métiers au sein des secteurs concernés et sur les problématiques spécifiques liées aux groupes à risque, p. ex. le vieillissement des usagers mais aussi des professionnels ainsi que le développement et les usages du travail à temps partiel. Des entretiens semi-directifs sont aussi menés sur le terrain avec des travailleurs faisant partie des groupes à risque et avec des em-

ployeurs et délégués syndicaux qui prennent en compte directement la problématique des risques professionnels. L'approche quantitative consiste à récolter les données chiffrées dont disposent le Fonds social et les partenaires sociaux, d'exploiter les données des cadastres qui émanent des tutelles ainsi que celles de la Banque Carrefour. Sur base des premiers résultats de la phase exploratoire présentés lors d'une journée de travail avec le comité de gestion du Fonds ISAJH, celui-ci dégagera des priorités permettant de co-définir les modalités concrètes du travail d'enquête qui sera mené au cours de la deuxième phase de recherche.

#### ***Dérives dans les pratiques institutionnelles : quels repères dans les supervisions ? Mise en œuvre d'une recherche-action***

A la demande du Département social de LLN (Institut Cardijn) de la Haute Ecole Louvain en Hainaut (HELHa) le CASPER intervient en soutien d'un travail de réflexion et d'analyse mené par l'Institut Cardijn avec les 22 maîtres de formation pratique (MFP) qui, en tant qu'acteurs de la formation des futur-e-s travailleuses sociales et travailleurs sociaux sont témoins, à l'occasion des stages de leurs étudiant-e-s, de dérives institutionnelles qui empêchent/contrainent le travail social.

Cette recherche-action, dont Nicolas MARQUIS est le promoteur et Véronique DEGRAEF la chercheuse se déroule d'avril 2016 à janvier 2017. Organisée en quatre étapes, elle vise, par sa dimension participative, à permettre aux MFP de faire valoir leur expertise et de se mettre en position de recherche en vue, d'une part, de construire des repères utiles à la supervision (« *soutenir l'étudiant-e dans la construction de son positionnement professionnel et d'une pratique de travail social, tant dans sa dimension individuelle [ex. : la mise en danger du secret professionnel dans le cadre de la lutte contre la fraude sociale] que dans sa dimension collective [ex. : augmentation des inégalités par l'organisation de l'exclusion des droits socio-économiques]* »), et d'autre part, de porter une parole institutionnelle sur les enjeux et les tensions qui traversent le travail social actuellement. Les quatre étapes sont les suivantes : 1) entretien individuel avec chaque MFP; 2) analyse synthétique des entretiens et mise en débat avec les MFP lors d'un forum de validation; 3) deux « focus group » avec les MFP afin de formuler des repères professionnels et des pistes concrètes d'action; 4) production d'une note de synthèse finale.

### **Agenda**

- Jeudi 20 octobre : *Midis du CASPER*, séance animée par Juliette WOITCHIK, « Enjeux de la valorisation culturelle pour les populations amérindiennes du Sud du Brésil au sein d'une université fédérale » (12h30-14h, P61).

**Focus** : Entretien avec Emmanuelle Lenel (CASPER-CES) à propos de sa thèse défendue au printemps dernier (soutenance privée le 4 mars, leçon publique le 25 mars, USL-B) (\*)

**Emmanuelle** : Tu voudrais que je présente ma thèse en 180 secondes, c'est ça ?

**Robin Susswein (pour les CdC)** : Ou en 3 minutes, oui.

**Emmanuelle** : C'est vache ! Bon, je vais te raconter ce que je dis à ma belle-mère alors : j'ai travaillé sur la « programmation de la mixité sociale », c'est-à-dire sur les volontés institutionnelles affichées de mélanger les groupes sociaux dans certains quartiers de la ville, les quartiers du canal à Bruxelles en l'occurrence. Je me suis intéressée aux dispositifs publics et urbanistiques de cette programmation, qu'il faut comprendre à la fois comme un ensemble d'intentions politiques et comme des aménagements concrets de l'espace public dans sa matérialité : places, bancs, immeubles d'habitations... Et je me suis alors demandée quels sont les effets de ces dispositifs sur les différentes populations qui fréquentent ces lieux, ce qu'ils « font » à leurs interactions, leurs ancrages locaux, leurs rapports à la ville. Ce qui m'a pris un peu plus de cinq ans.

**Robin** : J'imagine que ta belle-mère a dû te demander quels sont ces « effets » de la mixité sociale programmée ?

**Emmanuelle** : Absolument pas. Mais je peux te répondre brièvement : un premier effet important est de retraduire localement les inégalités sociales liées à la mobilité. Parce que ces dispositifs favorisent un certain type de mobilité, tournée vers l'extérieur du quartier, qui n'est pas la mobilité de tout le monde. Un second effet est d'ordre « identitaire » : ces dispositifs favorisent l'émergence de nouveaux sentiments d'appartenance sociale, en particulier parmi une population d'origine étrangère de classe moyenne, qui s'appuie sur les nouveaux espaces résidentiels de ces quartiers pour se distinguer de leurs « anciens voisins » issus d'une immigration plus récente et plus pauvres qu'eux. Voilà deux résultats parmi beaucoup d'autres.

**Robin** : Ces résultats de recherche, tu les as fabriqués comment ? Ma question ne porte pas sur la méthode, mais plutôt sur l'expérience : en tant qu'étudiant, j'ai toujours terminé mes travaux dans l'urgence. Me concernant, il semblerait que ce soit nécessaire pour qu'une question de recherche devienne une obsession toute personnelle qui me suit partout, dans les transports, à la cuisine, dans mon sommeil... C'est dans ce « rush » que quelque chose peut se fabriquer. Alors une thèse, c'est cinq ans de travail et six mois de rush, d'urgence, d'obsession ?

**Emmanuelle** : Mm... Pour moi l'écriture c'est un outil de pensée. J'ai écrit mes premiers textes trois ans avant

de déposer ma thèse qui, aboutie, était le résultat d'au moins trois couches d'écriture. Tout le long de ce travail il n'y a pas eu d'urgence. Je dirais même qu'il y a eu du plaisir, dès la première écriture, lorsque rédiger me permettait de conduire ma pensée, de la préciser, d'approcher tranquillement quelque chose. Bien entendu parfois ça coinçait et, j'ai pu être gagnée par l'angoisse. Mais la plupart du temps, mon travail a procédé par ajustements, ma pensée s'affinait en s'écrivant plus finement. Donc l'« urgence » et la nécessité d'aboutir non, ce n'est pas ma façon de travailler.

**Robin** : Tu évoques ce plaisir du travail en train de se faire, qu'en est-il du travail accompli ? Quelle différence ça fait d'avoir gratté toutes ces pages ?

**Emmanuelle** : Ce qui fait la différence, c'est d'abord la maîtrise d'un propos. L'habilité à pouvoir naviguer dans un propos. Je n'ai pas toujours été sûre de moi quand je construisais ma problématique : est-ce intéressant ? Sur quoi je travaille finalement ? Aujourd'hui, je ne suis pas sûre que ça intéresse forcément les gens, mais j'ai en tout cas le sentiment d'avoir en main un propos bien ficelé, et que je maîtrise suffisamment pour pouvoir rebondir sur une question ou sur une autre. J'ai tellement été plongée dans ce manuscrit pendant des mois, que je peux maintenant aborder la question de la « revitalisation urbaine » par un angle ou un autre, circuler dans ce réseau de connaissances comme on parcourt mentalement le plan d'une ville familière, adoptant une vue d'ensemble, ciblant un axe principal ou les petites ruelles d'un quartier. Et puis l'aboutissement d'une thèse, ce n'est pas tant avoir un ensemble d'idées à propos de quelque chose, ou connaître la littérature sur un sujet, c'est véritablement avoir une « thèse », pouvoir soutenir un propos. Ce n'est pas pour ça que j'ai beaucoup gratté, mais c'est notamment à ça que cette expérience a abouti.

**Robin** : Il me semble qu'il y a une question qu'on évoque rarement à propos du travail de thèse, c'est celle de la concurrence entre ces plaisirs propres à la recherche mais aussi l'ascèse que ce travail implique, et les nombreuses autres façons de jouir de la vie : danser, faire du sport, faire l'amour, éduquer, consommer... Il y a tant d'autres façons de « se répandre » dans le monde, tant de styles de vie, de professions... [...]

>>> Lire la suite de l'entretien sur le site du CASPER.

(\*) « Une sociologie de la co-existence en contexte de " revitalisation urbaine ". Analyse des effets sociaux de la programmation de la mixité sociale dans le territoire du canal à Bruxelles ». Composition du jury : voir site.

### **Divers (annonces, communications, publications, intérêts, favoris...)**

- Ce que Kim Kardashian nous apprend sur Emile Durkheim : < <http://www.franceculture.fr/emissions/lhumeur-du-matin-par-guillaume-erner/ce-que-kim-kardashian-nous-apprend-sur-emile-durkheim> >.

- **PLAYLIST / FAVORIS** : une sélection 100% musicale proposée par Sophie Pesesse – 1°) Møme, Merryn Jeann, « Aloha » (DDM Recordings, 2016), pour un réveil de bonne humeur, mais tout en douceur. 2°) Qui donne du peps (à écouter assez fort) : Vance Joy, *Riptide* (FlicFlac Edit) (WEA International Inc., 2014). 3°) Bien plus calme : The Cinematic Orchestra, « That Home », sur l'album *Ma Fleur* (Ninja Tune, 2007).